



Eiríkur Örn
Norddahl

Heimska
La stupidité

Métailié



Eiríkur Örn Norðdahl

Heimska, *La Stupidité*

Futur proche, bienvenue dans la surveillance : les caméras sont partout, impossible de se déconnecter. Au royaume de la transparence, tout ce qui est caché est suspect.

Áki et Lenita viennent de se séparer et se vengent par personnes interposées en se livrant à toutes sortes d'expériences sexuelles sous l'œil attentif des webcams. Tous deux écrivains, ils achèvent chacun leur roman. Un roman unique. Qui fera date.

À Isafjörður, le soleil de minuit commence à pâlir et les mystérieuses coupures d'électricité se multiplient, privant les habitants des joies du voyeurisme ; un groupe d'étudiants en arts squatte une ancienne usine de crevettes en cultivant des projets louches ; les autorités sévissent, pas toujours raisonnables.

Dystopie contemporaine, *Heimska* est une satire vibrante de notre addiction à la vie des autres, de notre obsession de la transparence, de notre vanité sans bornes. Norðdahl passe le monde à la moulinette : l'art, l'amour et la politique sont autant d'illusions narcissiques qu'il convient de déboulonner avec une joie féroce.

“Eiríkur Örn Norðdahl n'a peur de rien.”

Sophie Joubert, *L'Humanité*

Eiríkur Örn NORÐDAHL est né à Reykjavik en 1978. Poète et traducteur, il a vécu à Berlin puis dans plusieurs pays d'Europe du Nord, en particulier en Finlande, et dernièrement au Vietnam. Il est l'auteur de *Illska, Le Mal*, sélectionné pour le Médicis étranger et grand succès critique et public.



Eiríkur Örn NORÐDAHL

HEIMSKA
LA STUPIDITÉ

*Traduit de l'islandais
par Éric Boury*

Éditions Métailié
20, rue des Grands Augustins, 75006 Paris
www.editions-metailie.com

Publié avec l'aide du Icelandic Literature Center



Icelandic
LITERATURE
CENTER

MÍÐSTÖÐ ÍSLENSKRA BÓKMENNTA

COUVERTURE

Design VPC

Photo © Mark Power/Magnum Photos

Titre original: *Heimska*

© Eiríkur Örn Norðdahl, 2015

Published by agreement with Forlagið, www.forlagid.is
and The Parisian Agency, France

Traduction française © Éditions Métailié, Paris, 2017

e-ISBN : 979-10-226-544-1

Retrouvez nous sur les réseaux sociaux :

www.facebook.com/Metailie

www.instagram.com/editionsmetailie/

www.twitter.com/metailie



I

LE TUEUR DE BONNES FEMMES

Vite, mais pas trop

Campé, jambes écartées, au pied du lit, Áki Talbot baisait la fille – il lui semblait se souvenir qu'elle s'appelait Sigurbjörg – qu'il prenait en levrette avec frénésie au moment où le courant sauta, éteignant la diode verte de la webcam sur laquelle il avait imaginé éjaculer, sachant que Lenita l'observait. Il lâcha les hanches de Sigurbjörg, se retira et s'avança d'un pas nerveux vers l'ordinateur posé sur le bureau à l'angle de la chambre d'hôtel, puis abattit son poing sur le clavier comme si cela allait rétablir l'électricité. Il jeta un œil à son portable qui n'affichait aucun réseau, à la télé éteinte et son iPad éteint – et aussi sûrement privé de réseau que tout le reste. Depuis le début de l'été, c'était le chaos et les choses allaient en empirant. Internet avait au moins deux coupures par jour et, deux fois sur trois, l'électricité sautait en même temps.

Et merde, marmonna Áki. La fille probablement prénommée Sigurbjörg s'était affalée sur le sol, le visage empourpré par l'alcool, l'œil vitreux, comme Áki lui-même, et tout aussi vacillante, l'esprit embrouillé par la bière et une haleine de cendrier. Putain de merde! Elle lui adressa un regard suppliant: calme-toi, pour l'amour de Dieu!

Le courant revint l'instant d'après. Áki n'avait plus la moindre envie de la baiser. Il voulait simplement qu'elle s'en aille; il voulait lui demander de débarrasser le plancher, mais pas le courage d'affronter sa réaction.

Tiens, c'est pour le taxi, déclara-t-il en posant quelques billets de mille couronnes sur le bureau avant d'aller

s'enfermer à double tour dans la salle de bain où, après s'être masturbé sur le lavabo, il prit une bonne douche. À son retour dans la chambre, la fille serait partie.

Et quand il aurait dessoûlé, il aurait honte.

2

À l'autre bout de la connexion ou plutôt de son absence, Lenita buvait son thé tout en mâchant les épaisses feuilles d'une plante qu'elle avait achetée dans un magasin bio de Reykjavik. Elle avait éteint son ordinateur un bon moment avant la coupure de courant, abandonnant au beau milieu d'une fellation. Sortie de sa torpeur, elle avait préféré se consacrer à une autre activité. Ce truc-là commençait à être fatigant. Elle était restée un moment à se balancer d'avant en arrière sur sa chaise en reniflant et en essayant de se convaincre que ça ne l'atteignait pas jusqu'au moment où tous les appareils s'étaient éteints. Ce n'était qu'à ce moment-là qu'elle avait à nouveau eu envie de voir. Au moment où elle n'avait plus la possibilité de regarder. Au moment où elle n'avait plus le choix.

Elle laça ses chaussures. L'hôtel n'était qu'à cinq minutes de marche. Il était presque minuit, la lumière indirecte du soleil dorait les eaux du fjord. Elle se demanda comment punir Áki. Lui arracher les yeux? C'était un peu trop classique, non? Le châtrer? Avec un ouvre-boîte rouillé?

Non.

Elle n'était pas blessée à ce point. Áki l'avait mise en colère, mais il n'avait pas réussi à la blesser. Tout ça relevait chez lui d'un comportement tellement habituel.

3

Avant de l'épouser, Áki avait prévenu Lenita que, si elle le trompait, il ne se gênerait pas pour lui rendre la monnaie

de sa pièce. Je sortirai et je coucherai avec quelqu'un d'autre, avait-il menacé. *N'importe qui*, avait-il répété en voyant qu'elle ne répondait pas. Peut-être fallait-il voir dans cet échange l'annonce de la série d'événements des trois années qui venaient de s'écouler – depuis la première fois qu'ils avaient couché ensemble une véritable guerre par baisers interposés avait régné entre eux et, apparemment, les hostilités étaient loin d'être finies.

Lenita tenait à ce qu'il la voie et s'arrangeait pour le prévenir. Ça n'avait rien de secret. Six webcams étaient installées dans leur chambre à coucher, une autre dans le salon, trois dans la cuisine et même une dans les toilettes, leur jardin était équipé d'une caméra de surveillance, comme d'ailleurs tous ceux que comptait la rue, sans parler des quatre drones qui patrouillaient constamment au-dessus de la langue de terre où était bâtie la ville et des images-satellite visibles sur le Net. Les gens avaient cessé de baiser portes closes ou de déféquer en privé. D'ailleurs, quelles raisons auraient-ils eues de faire autrement ? Ce n'était pas une honte de baiser ou de chier. Tout le monde faisait ça. C'était en revanche très laid de tromper son conjoint – tout bonnement inacceptable.

4

Jadis, les fenêtres n'existaient pas, mais depuis qu'on les avait inventées, il était impensable de s'en passer. Une maison sans fenêtres était une maison sur laquelle on n'avait pas le droit de porter le regard parce qu'il s'y passait des choses plus ou moins reluisantes. Les fenêtres étaient le signe évident d'un progrès par comparaison à leur absence et ceux qui les refusaient – ou les occultaient – agissaient sans nul doute pour des motifs inavouables. Ils étaient forcément sociopathes. Ils aimaient s'enduire de déjections et abuser de leurs enfants. Ils battaient leurs femmes et droguaient leurs copines pour les violer, ils gardaient des

gamins des rues en esclavage sexuel au fond de leur cave et Dieu sait quoi encore.

Alors qu'ils étaient tout jeunes mariés, Áki et Lenita avaient tenté l'expérience de débrancher toutes les webcams de leur domicile, ils s'étaient tenus à l'écart de tous les réseaux sociaux et avaient essayé de passer du temps ensemble, ou avec d'autres, pour de vrai. Attablés devant un café ou un jeu de société, ou à faire une promenade. Pendant presque trois mois, ils avaient volé hors de portée des radars, main dans la main. Lenita avait déclaré qu'enfin le monde semblait avoir adopté le tempo adéquat. Au bout d'un certain temps, ils n'avaient cependant plus supporté d'être aussi heureux sans que personne ne puisse les voir ou être au courant à moins qu'ils ne le racontent eux-mêmes. La plupart des couples étaient constamment témoins de la vie des autres couples. En toute sincérité. En toute intimité. Sans filtre. Ils partageaient une réalité à laquelle Áki et Lenita n'avaient plus accès. Or un peu plus de proximité ne pouvait pas nuire.

Áki et Lenita se sentaient bien seuls chez eux. Mais voilà, ils avaient quand même l'impression de ne plus exister et d'être vidés de leur substance. C'est alors qu'ils avaient commencé à rallumer leurs machines – d'abord une, juste histoire de bloquer un peu, puis une autre afin de compter les "j'aime", et après quelques manœuvres de mise au point, leur domicile avait à nouveau grouillé de matériel de surveillance et tout était redevenu transparence. Hourra!

5

Áki était toujours sous la douche quand l'électricité était revenue. Pendant ce temps, Lenita se disputait à la réception avec le gardien de nuit qui lui interdisait l'accès à la chambre.

Enfin, tu me connais! s'agaça-t-elle.

Qu'est-ce que ça change?

Je n'ai pas le droit d'aller voir mon mari ou quoi?

Je vous croyais divorcés.

Séparés de corps et de biens, nous sommes toujours mariés.
Enfin, si on peut dire.

Le gardien se contenta de la fixer, l'air buté, sans dire un mot.

Allez, arrête ton char. De toute façon, la fille est partie, je l'ai vue sortir et il est tout seul là-haut. Regarde! Elle lui montra l'écran de son téléphone afin qu'il puisse vérifier ses dires.

Il prend sa douche.

Allez, *come on!*

Notre hôtel n'accepte pas les visites passé onze heures du soir.

Bon, je te suce.

Hein?!

Dans les toilettes. Allez, viens!

Non, merci.

T'as même le droit d'enregistrer.

Non, merci!

6

Áki et Lenita étaient jadis deux individus civilisés. Puis quelque chose était arrivé. Tout d'abord, il y avait eu la passion – un processus chimique qui les avait fait totalement dérailler dès qu'ils s'étaient rencontrés. Comme si, ensemble, ils n'avaient plus à redouter de mourir. Áki conduisait plus vite quand Lenita était avec lui en voiture. Lenita dansait plus furieusement devant Áki. Ils mangeaient et buvaient plus ensemble que seuls, chacun de son côté. Il lui empoignait les cheveux avec une telle violence quand ils faisaient l'amour que leur lit se retrouvait couvert de pellicules, elle lui griffait le dos, la poitrine et les fesses jusqu'au sang et, lorsqu'ils se disputaient, ils se balançaient des assiettes, renversaient les meubles et vociféraient. Il

menaçait de lui faire mal et elle répondait en menaçant de *se* faire mal. Elle grinçait des dents en grommelant qu'il n'était qu'un salaud et que s'il ne l'aimait pas, elle se tuerait. Il la suppliait pour l'amour de Dieu de ne pas lui barrer la route.

Un jour, Áki lui avait demandé pourquoi, à son avis, ils se comportaient de cette manière. C'est tellement puéril.

C'est comme si nous avions constamment besoin de nous prouver la profondeur de nos sentiments, de nous prouver mutuellement que nous sommes sérieux.

Nous n'avons pas envie de vivre comme des petits-bourgeois. Nous refusons de devenir des adultes.

Puis un jour, ils avaient décidé de sauter le pas. Ils s'étaient mariés, avaient acheté un appartement, éteint toutes les caméras de surveillance, complètement déserté les réseaux sociaux et là, ils avaient été heureux pendant quelque temps.

7

Le lendemain matin, tremblant, avec la gueule de bois, Áki sortit travailler après un petit-déjeuner copieux à l'hôtel et constata qu'on avait crevé les pneus de son vélo, un Victor BioRacer sur lequel il avait parcouru en long et en large les routes du fjord d'Isafjörður. Les pneus en question, des Vesuvio blancs tout neufs, coûtaient aussi cher qu'une semaine à l'hôtel et pendouillaient lamentablement sur les jantes.

Il savait qu'il avait eu tort d'agir ainsi mais ne pouvait s'empêcher de penser : la salope ! Non mais, quelle salope, se disait-il, on n'est même pas mariés. Espèce de sale pute, se répétait-il tandis qu'il descendait vers Sportheimar, la Boutique du Sportif, où il laissa son vélo en réparation. Il en emprunta un autre, l'enfourcha et pédala vers son bureau. Espèce de sale pute !

Ils appellent ça surveillance tandis que nous parlons de mélodie du futur – dystopie ou probablement cauchemar – mais en réalité c’est un phénomène plutôt banal et il n’y a sans doute pas grand-chose à en dire. Les gens ne passaient tout de même pas leurs journées sans bouger à observer leur prochain. Ils avaient mieux à faire. Ils devaient s’occuper de leur foyer. Ils devaient travailler. Or, ça n’avait rien de distrayant de regarder les autres trimer – décortiquer des crevettes, vendre du poisson, encaisser des dettes, donner des médicaments ou changer des pneus Vesuvio flambant neufs. Et chacun gérait sans doute *aussi* ses publications sur Facebook. Bref, la pression ne pouvait pas être plus importante.

Áki et Lenita Talbot faisaient figure d’exception – ils vivaient sans avoir à se soucier de leur subsistance –, appartenant à une classe noble et respectée de la société, ils comptaient également parmi ses critiques les plus véhéments et ses joueurs de limonaire les plus érudits. Ils écrivaient des romans qui parlaient de la nature, du caractère de l’homme et de ses travers, s’inspiraient de sources historiques, des antiques sagas et des poèmes épiques de l’Edda, s’arrangeaient pour y caser au minimum une éruption volcanique, quelques animaux typiquement islandais, des imbéciles et des Vikings, des fermes et des ermites qu’ils mixaient ensuite avec la politique contemporaine et l’histoire mondiale en commençant de préférence la narration par un petit meurtre. Chacun écrivait son roman et faisait son possible pour soutenir l’autre – parfois, leurs pensées se confondaient au point qu’il était difficile de dire où elles germaient et où elles aboutissaient. Ces deux individus étaient dotés d’une seule

et même créativité et, comme on peut s'y attendre, ils ne tardèrent pas à se piller mutuellement, à prendre à l'autre plus qu'il ne lui donnait et à s'appauvrir, aussi bien chacun de son côté qu'ensemble. Jusqu'au moment où ils se séparèrent, trois ans plus tôt – du reste, c'était peut-être là ce qui les avait conduits à la séparation. Après ça, ils avaient vécu grâce à des bourses d'écriture et en vendant des traductions à l'étranger, mais ils n'avaient pas écrit un mot. À la fois nouveaux Vikings à l'assaut du monde et mendiants.

10

Le bureau d'Áki était un petit cagibi juché sur de hauts pilotis et accolé à un des murs de la grande salle d'une ancienne conserverie de crevettes située à Mavagardur, la Digue aux Mouettes. Un collectif d'artistes originaires de Reykjavik avait pris possession du bâtiment avec la bénédiction des autorités municipales qui l'avaient récupéré en paiement des dettes de son propriétaire. Quelques années auparavant, cette pièce avait hébergé ce que tous surnommaient le tueur de bonnes femmes – une machine à décortiquer les crevettes qui conduisit de manière systématique au licenciement de quatre employées sur cinq travaillant à la chaîne, principalement des Thaïlandaises et des Philippines –, c'était dans ce bureau sur pilotis que le contremaître veillait à ce que le tueur de bonnes femmes ne s'enraye pas. Tout alla pour le mieux tant que ladite machine avait été performante, mais le temps et les évolutions techniques la rendirent obsolète, et l'obsolescence des équipements conjuguée à des saisons de pêche plus ou moins mauvaises conduisit la conserverie droit à la faillite. Si de braves artistes plasticiens n'étaient pas venus de Reykjavik, le bâtiment aurait peut-être été laissé à l'abandon dans l'attente de temps meilleurs jusqu'à ce qu'un homme d'affaires avisé apparaisse et parvienne à trouver du fric pour financer l'exploitation de la crevette

dans le Djup, ou peut-être les locaux seraient-ils restés déserts à jamais avant de tomber tout simplement en ruine.

Quoi qu'il en soit, Áki disposait de ce petit bureau depuis maintenant trois ans et, au lieu de surveiller le tueur de bonnes femmes – comme il l'avait fait adolescent, quand il avait remplacé le contremaître pendant un été –, il observait désormais les improvisations de jeunes gens venus de Reykjavik tout en écoutant Prokofiev sur Spotify et en gardant un œil sur Lenita, qui le surveillait également, assise à leur table de cuisine où, tout comme lui, elle faisait de son mieux pour avoir l'air de travailler. Çà et là dans la grande salle, les jeunes trifouillaient leurs ordinateurs, mimaient des explosions avec leurs corps agiles, écartaient les bras, gonflaient leurs joues et éclataient de rire comme si le monde ne les concernait pas, comme s'il se réduisait à un simple décor. Áki avait envie de les pincer pour leur dire que la vie était plus sérieuse qu'ils ne l'imaginaient et que, tôt ou tard, ils s'y cogneraient.

Puis le courant sauta, avec Internet, et il n'y eut plus de Prokofiev ni de Lenita. Même les jeunes présents dans la salle semblaient tout à coup fonctionner sur des batteries presque déchargées, comme figés dans leurs postures, jusqu'au retour de l'électricité, quelques secondes plus tard.

11

Assise au pied de l'escalier extérieur sur une chaise pliante, Lenita essayait d'arrêter de fumer en terminant son paquet entamé. Il était presque midi. Elle avait répondu à trois courriels. Deux d'entre eux émanaient d'écrivains – c'était un chapitre obligé du travail solitaire de l'écrivain que d'entretenir une correspondance avec quelques collègues –, dans le troisième courriel elle acceptait une invitation au festival littéraire de Grimstad, en Norvège.

Une voiture de police passa devant la maison. Lenita ne reconnut pas les agents à son bord. Dix minutes plus tard, le véhicule réapparut, occupé par d'autres. Au bout de dix minutes supplémentaires, la voiture revint pour la deuxième fois, avec à nouveau d'autres agents à son bord, ce qui faisait un total de six nouveaux policiers en l'espace d'une demi-heure. Lenita s'était interdit de suivre l'actualité – afin de se punir de la médiocrité de son rendement –, ce qui expliquait qu'elle s'étonnait constamment de tout. Peut-être avait-on engagé des remplaçants pour l'été. Peut-être le président était-il en ville. À moins qu'on n'ait mutualisé la police d'Isafjörður et celles des environs.

Il ne restait que trois cigarettes dans le paquet. Avec quelques efforts, elle pourrait arrêter de fumer d'ici vingt minutes.

DU MÊME AUTEUR
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Illska, Le mal, 2015

*Cet ouvrage a été numérisé par
Atlant'Communication
au Bernard (Vendée)*